

DISCOURS DE GUÉORGUI GOSPODINOV

De quoi la littérature est-elle encore capable ?

Traduit en français par Marie Vrinat-Nikolov

Mesdames et Messieurs, vous tous qui êtes venus,

Je suis très ému, évidemment... Tout d'abord, je dois plusieurs remerciements. Je remercie Vera Michalski qui a eu le courage de créer ce prix, et le jury qui a apprécié un livre provenant de ma partie du monde. Je remercie mes traducteurs par l'intermédiaire desquels ce livre a été lu : Marie Vrinat-Nikolov qui l'a traduit en français, ici présente, Alexander Sitzmann en allemand, Angela Rodel en anglais. Merci aussi à mes éditeurs, Intervalles, Droschl et Open Letter. Merci aux écrivains avec lesquels j'ai été nommé, c'est un honneur pour moi de figurer parmi les cinq derniers noms avec Julian Barnes, Dzevad Karahasan, Aatish Taseer et Navid Kermani.

Merci à vous tous qui êtes ici. Merci aussi à ma femme, Biliانا, et à ma fille, Raya. Elle avait cinq ans lorsque je terminais mon roman, toujours prête à me gratifier d'une histoire de dinosaure ou de chat lorsque je me trouvais dans une impasse. Raya qui, un soir, m'a demandé pourquoi tous mes livres avaient des titres tristes, et je lui ai promis que le prochain aurait un titre joyeux, du genre *Physique de la joie*. Je n'ai toujours pas tenu ma promesse.

Mesdames et Messieurs,

Le livre grâce auquel j'ai l'honneur de parler devant vous s'appelle *Physique de la mélancolie*. Un rédacteur m'a donné le conseil amical de changer de titre car personne ne voudrait d'un roman avec un titre pareil. La mélancolie ne vend pas. Tu as déjà vu faire la publicité de Mercedes mélancoliques, m'a-t-il demandé. Je ne l'ai pas écouté. *Tâga*¹ : c'est ainsi que sonne ce mot dans ma langue natale. C'est un mot court pour décrire un état

1 En bulgare, ce mot tend aussi vers la tristesse (N. d. T.).

durable et difficilement traduisible. (Si vous essayez maintenant de prononcer lentement TÂ-GA, vous sentirez votre pomme d'Adam bouger, quelque chose qui va vers la gorge, comme une tentative d'avalier, d'étouffer.)

Au début était cette scène qui fait partie de mon enfance : celle d'un petit garçon dans une pièce à ras de terre plongée dans la pénombre d'un interminable après-midi des années 1970, dos à l'obscurité, le visage tourné vers la fenêtre. C'est une petite fenêtre, le garçonnet compte les jambes et les chats qui passent, jambes et chats. Seul, chaque après-midi, dans cette pièce, avec la sensation confuse d'être abandonné, que ses parents ne reviendront jamais. Ensuite est apparu le Minotaure, image originelle, du moins dans l'interprétation que j'en fais, de l'enfant abandonné, enfermé dans le labyrinthe crétois par son père Minos et sa mère Pasiphaë. Le petit garçon des années 1970 et l'enfant-minotaure du mythe partageaient la même mélancolie tragique. Celle des abandonnés. J'ai essayé d'écrire ce livre sur les minotaures enfermés en nous, sur le siècle que nous avons vécu, vu à travers tous ces après-midis et tombées de la nuit, à travers les peurs d'un enfant doué d'empathie, qui a la faculté d'entrer dans les histoires d'autrui.

Chers amis,

Je viens d'un pays qui est champion du monde en mélancolie. L'endroit le plus triste au monde : c'est ainsi que l'a qualifié, il y a quelque temps, *The Economist* en se fondant sur des études annuelles du sentiment de bonheur dans divers pays. Pendant que j'écrivais mon livre, me demandant d'où provenait cette mélancolie, elle avait déjà envahi toute l'Europe, voire le monde en un certain sens. En tant qu'écrivain, je sais que la mélancolie accumulée depuis longtemps, est un sentiment dangereux prêt à exploser. Aussi faut-il la raconter, la libérer, l'apprivoiser par le récit. La danser, si vous préférez, pour l'empêcher d'exploser. Et c'est l'une des facultés de la littérature.

J'aimerais, maintenant, dire quelques mots sur ce dont est encore capable la littérature dans un monde comme celui d'aujourd'hui.

Elle est capable de choses simples. Par exemple, de sauver une vie. On raconte des histoires et, ce faisant, on diffère la fin. Shéhérazade en est le meilleur exemple : des histoires

en échange de la vie, un échange tout simple. Lorsque la victime raconte, elle séjourne temporairement dans une autre zone, une zone protégée. Tant que dure le récit, sa vie est garantie. C'est la force du faible qui raconte des histoires. C'est la garantie particulière qu'offre la littérature. Enfant, il faut croire que je l'ai su inconsciemment, car je choisisais toujours des livres écrits à la première personne. Je connaissais la règle simple suivant laquelle tant qu'il raconte, le héros ne mourra pas. Je raconte, donc je suis.

De quoi encore la littérature est-elle capable ? D'être du côté des perdants. Il est des époques durant lesquelles il est particulièrement important d'être là : du côté de l'homme faible, vulnérable, blessé. Du côté de l'homme angoissé, *Homo anxius*. Pour moi, c'est un trait essentiel de la bonne littérature. Savoir que si l'Histoire est écrite par les vainqueurs, les histoires le sont par les vaincus. Et souvent, ce sont elles qui sont le plus proches de la vérité et les plus intéressantes.

De quoi d'autre la littérature est-elle capable ? D'éduquer notre goût. Ce n'est en aucun cas à sous-estimer, ce n'est pas qu'une question d'esthétique. L'homme de goût se laisse moins influencer par une propagande de bas étage. Il est capable de voir tout le kitsch politique qui est au fondement du nationalisme, par exemple.

Permettez-moi de rappeler, à ce sujet, quelques vers du magnifique poème intitulé « La puissance du goût », écrit par le poète polonais Zbigniew Herbert :

« Cela n'exigeait pas grand caractère

Nous avons juste ce qu'il faut de courage nécessaire

Mais au fond c'était une question de goût

Oui de goût

Qui nous fait sortir la grimace, murmurer un sarcasme²... »

2 Traduction de Jacques Donguy et Michel Maslowski citée par Joanna Nowicki : Nowicki Joanna, « De l'insoutenable légèreté occidentale à l'égard de la notion de « langue de bois » », *Hermès, La Revue* 3/2010 (n° 58), p. 23-28

URL : www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2010-3-page-23.htm.

Mesdames et Messieurs,

Nous commençons lentement à comprendre, me semble-t-il, que le monde ne saurait être expliqué uniquement par les premières pages des journaux ou par les communiqués politiques, les marchés, les banques, etc. Parce que nous ne sommes pas faits d'économie, ni de politique. Nous sommes faits aussi de tristesse et d'hésitation, de choses fragiles et inexplicables, parfois irrationnelles. C'est là que la littérature trouve sa place, son expertise, pour employer cette langue-là. J'ai toujours pensé que si les hommes politiques lisaient davantage Tchekhov, Proust, Borges, nos crises seraient différentes.

Nous avons besoin que l'on raconte des histoires qui puissent éveiller l'empathie. Une empathie importante aujourd'hui, sur les plans personnel et politique. On peut dire que l'empathie est la particule divine, le ciment du monde humain, le boson de Higgs (puisque nous sommes proches du lieu où il a été détecté). *Physique de la mélancolie* commence par une phrase qui est incorrecte du point de vue grammatical mais, je l'espère, juste du point de vue du sens. C'est ma définition de l'empathie. Cette phrase est courte : « Je sommes nous. »

Oui, je sais, la littérature et l'empathie n'arrêteront pas le camion qui a foncé sur la foule à Nice, mais elles auraient pu, bien des années auparavant, arrêter l'homme qui allait monter dedans. Lui fournir un autre sens. Et ce n'est pas peu. C'est tout.

Il s'est accumulé dans le monde une masse critique de haine et d'insécurité, de folie, si vous préférez. Les nouveaux médias, par leur rapidité, la démultiplient et la renforcent facilement. Nous nous radicalisons de plus en plus brutalement dans nos avis et nos paroles sur les réseaux sociaux. Ce djihadisme intérieur qui sommeille en chacun de nous est l'un des états les plus dangereux aujourd'hui. Nous livrons actuellement un grand combat non seulement autour de territoires géographiques, mais aussi autour des territoires de l'humain. Il est des limites, dans la nature humaine, qui ne doivent pas être franchies. Car l'homme existait déjà avant les idéologies, avant l'État.

Les migrants, aujourd'hui, ne sont pas seulement des gens qui fuient vers une vie meilleure. Ils font partie d'une grande migration des mélancolies. C'est cette migration de la mélancolie qu'il nous faut maintenant penser et, si nous le pouvons, raconter.

Un jour, ma fille jouait à la maîtresse dans la chambre et elle a demandé à ses jouets en peluche : « Les enfants, comment allez-vous aujourd'hui ? » Puis, passant dans leur dos, elle a répondu à leur place : « Mieux que demain. » Elle s'était sans doute trompée. D'habitude, nous disons : « Mieux qu'hier. » Dans « Mieux que demain », on est, comment dire, monté d'un cran dans l'inquiétude. Nous nous sommes arrêtés, figés, à un point où l'avenir paraît plus alarmant que notre passé. Dans notre passé, il y avait plus d'avenir que maintenant. Il me semble qu'outre les crises visibles – crise financière, épuisement des gisements de pétrole et des sources d'énergie –, il en est une plus invisible et passablement plus alarmante que les premières. Je la nommerai l'Épuisement des gisements de sens. Un déficit aigu d'avenir.

C'est la raison pour laquelle je prévois une époque favorable à la littérature en tant que productrice de sens. Quelque chose comme une source alternative d'énergie. Ou bien une source de consolation, au moins pour quelqu'un. Ou encore une petite valise, un *emergency kit*, avec des histoires pour toutes sortes d'occasions. Et ce n'est pas peu. J'espère que nous pourrons différer le moment où, sur l'horaire du monde, nous lirons : *Future cancelled*.

Pour terminer ce court éloge de la littérature, je me contenterai de dire que, tôt ou tard, tout se transforme en sujet littéraire. Nos mélancolies et nos crises aussi. Comme Mallarmé le disait dans l'une des citations favorites de Borges : « Le monde existe pour aboutir à un livre. »

Je vous remercie, Mesdames et Messieurs, d'avoir permis que nous soyons ensemble durant quelques minutes dans l'une des phrases de ce monde.

Merci aussi pour toute cette émotion.

Guéorgui Gospodinov